

CHAPITRE IV

LES TÉMOIGNAGES

1. — LA SAGESSE MAZDEENNE

C'est dans son ouvrage bien connu : *la Renaissance Individuelle* (1), que le Docteur Hanish expose sa méthode, en ce qui touche d'une part à la procréation consciente, et d'autre part à la promotion de l'amour conjugal, deux questions qui tout compte fait n'en font qu'une.

Certes, le Dr Hanish est un sage ; est-ce à dire que la sagesse mazdéenne soit parfaitement orthodoxe au regard de la sagesse chrétienne ? Certainement non. Le Dr Hanish prétend paraphraser à l'occasion des textes évangéliques dont le contenu lui échappe. Il confond (excusez du peu) l'Immaculée Conception et la Conception Virginale ! Au demeurant, nonobstant ses bonnes intentions et la parfaite chasteté de

(1) Editions Mazdéennes, 152, Bd Saint-Germain, Paris.

son contexte, le lecteur chrétien ne laisse pas d'éprouver parfois une sorte de malaise assez peu définissable d'ailleurs, comme si l'amour mazdéen, malgré son élévation, gardait on ne sait quelles senteurs un peu troubles... On songe à l'encens des pagodes, le même que celui de nos églises... et pourtant ?

Je ne veux rien exagérer d'ailleurs. Les longues citations qui vont suivre témoigneront assez de mon hommage de chrétien à l'incontestable sagesse mazdéenne. De surcroît, ce sera pour beaucoup de fidèles une occasion de choix. Car ils se convaincront au truchement d'un catéchisme étranger au message chrétien, que selon le mot de M. le Chanoine Chanson, l'onanisme n'est pas un péché du fait que l'Eglise le condamne, et que l'Eglise, tout au contraire, ne le condamne que parce qu'il est un vice, et au regard de la morale naturelle (1).

Cela dit, je passe la plume, — et de tout cœur — au savant Dr Hanish :

« Si la responsabilité des procréateurs est immense, celle des deux êtres qui se manifestent leurs sentiments d'amour ne l'est pas moins. La seule expression de l'amour demande la maîtrise et le contrôle de soi-même. A défaut, on s'expose à de graves inconvénients, à des répercussions sur la santé générale, le système nerveux et le cerveau ; des troubles génitaux graves sont les conséquences des erreurs et des abus. Le liquide séminal est le facteur de la transmis-

(1) Cf. *op. cit.* N° 723.

sion de la vie, mais il sert tout autant à la *régénération* organique de son possesseur qu'à la génération. L'homme a donc tout intérêt à le garder précieusement et à n'émettre la semence que pour le but bien défini de la procréation. La résorption du liquide séminal par l'organisme a en effet pour résultat de vivifier celui-ci, d'augmenter la qualité de son débit vital et cérébral. Cette substance résorbée est utilisée par l'organisme pour la réfection de la matière cérébrale et du système nerveux, et toutes les fonctions en sont intensifiées et améliorées. Le sperme est une substance indispensable à la conservation de l'organisme, et à défaut de ce bienfait, l'intelligence fléchit, la volonté s'affaiblit et l'organisme manifeste la décrépitude inhérente à ce redoutable drainage de la liqueur séminale. C'est pourquoi le sperme ne doit jamais être émis sinon pour la procréation ; et lorsque les relations conjugales s'accomplissent en vue de la seule expression de l'amour, toute émission séminale doit être absolument évitée (1).

Qu'on le sache, il y a encore des *sauvages* qui, malgré leur manque de culture, suivent en ce domaine les données de leur instinct naturel. Ils procèdent à l'acte sexuel avec soin, prudence et attention. Et non seulement ils sont capables de se maîtriser en vue de prolonger l'acte à volonté, mais ils le terminent sans déclencher

(1) On laisse à l'auteur trop bien intentionné la responsabilité de ces consignes draconiennes. Le catholicisme n'exige, et à bon escient, que l'intégrité de l'émission séminale, l'insémination positive du sillon féminin.

l'émission, même involontaire (1). L'homme moyen est incapable, sauf exception, de garder à cette occasion un tel contrôle sur lui-même. Il doit comprendre qu'il est urgent d'acquiescer ce contrôle, si du moins il désire découvrir ce que la vie lui offre de merveilleux. Chaque particule de liquide séminal économisée contribue en effet à amener un développement organique et mental supérieur. Naître à nouveau, ce que j'appelle la *Renaissance individuelle*, cela signifie : provoquer dans l'organisme, et par l'utilisation des fluides vitaux, le processus *autocréateur*. L'abus des fonctions génitales entraîne des troubles et des ruines chez les jeunes comme chez les vieux ; leur juste emploi assure aux uns et aux autres santé et plénitude.

Il est non seulement d'un intérêt vital pour l'homme d'éviter toute émission séminale, sauf procréation décidée, mais il est néfaste pour la femme, lorsque les relations sont destinées à la seule expression de l'amour, que l'homme soit incapable de se contrôler et de prolonger suffisamment l'acte conjugal. Cela amène la femme

(1) Un savant médecin catholique me signale que chez ces peuplades, la circoncision équivaut à une déchirure brutale dont la conséquence est d'exténuer et presque d'amortir la sensibilité et l'excitabilité de l'organe inséminateur. De là l'aisance de ces peuplades à prolonger indéfiniment l'acte sexuel, et l'obligation de le prolonger parfois plus d'une heure pour provoquer le réflexe procréateur. Il va de soi que ce moyen est exclu, mais la médecine catholique se devrait d'étudier pour de bon le moyen « orthodoxe » de prévenir ou de conjurer l'éjaculation prématurée. Donnons ce conseil élémentaire : de jour comme de nuit, laisser le gland décalotté. Et s'accoutumer à son nettoyage minutieux sans aucun risque de réflexe.

à un état de non satisfaction désastreux pour son système nerveux, cause de troubles graves dans son état général.

Combien d'hommes se plaignent d'avoir des compagnes irritables ou malades, lesquels sont pourtant l'unique cause de ces états en raison de leur manque de contrôle et d'observation de leurs devoirs vis-à-vis de leurs épouses.

L'expression de l'amour requiert un long échange des courants électro-magnétiques, mais jamais de pertes de semence vitale. Le sperme doit être soigneusement conservé en vue de la génération et de la régénération. On a malheureusement accredité dans le monde cette terrible croyance, cause de tant de mal, qu'il est nécessaire à l'homme d'évacuer la liqueur séminale, à peine de troubles congestifs, de malaises, voire d'empoisonnements (1).

De là cette manière d'accomplir l'acte conjugal en quelques minutes, et de provoquer un orgasme prématuré, ce qui est déplorable pour le système nerveux et cérébral.

Tout autre est le cas des êtres harmonieux et purs qui savent prolonger l'étreinte afin de s'unir véritablement. Grâce à cette étreinte durable, leurs cœurs et leurs pensées s'unissent toujours plus profondément. Ils deviennent toujours plus affectueux, plus tendres, plus compréhensifs, plus attentionnés l'un envers l'autre, et tout leur devient facile (2).

(1) On ne saurait mieux recouper l'enseignement traditionnel de la spiritualité catholique.

(2) Lignes magistrales et décisives.

Il est donc indispensable que les époux parviennent à prolonger l'échange en faisant durer l'acte conjugal pendant plusieurs heures (1), en vue de leur développement corporel et mental. Cela, bien entendu, ne s'acquiert pas de suite ; il faut longuement et patiemment s'y exercer. Que les époux ne se découragent pas, car avec de la persévérance, ils y parviendront en libérant et en redressant leurs corps et leurs pensées (2).

Les époux constateront alors, qu'en prolongeant l'acte conjugal, ils ont éprouvé une satisfaction bien plus grande (que de coutume), et ils n'éprouveront pas nécessairement le désir de terminer leur union par l'orgasme, à moins qu'ils ne se soient unis en vue de la procréation.

L'union ainsi dirigée et contrôlée, au dessein d'un échange parfait, procure des bienfaits inappréciables. Il est inutile de préciser que l'échange et l'équilibre harmonieux ne peuvent être établis que si les époux sont absolument fidèles, et que tout échange avec un tiers est exclu. La conséquence désastreuse de ces mélanges dérange et perturbe les courants magnéti-

(1) Derechef, on laisse à l'auteur la responsabilité d'une assertion manifestement excessive. Il ne faut pas que la volupté — même contenue et modérée — devienne une obsession et un « opium ».

(2) Accord entier cette fois. Je suis convaincu en effet que — pourvu qu'ils s'y exercent — tous les époux, sauf exception pathologique, sont capables d'accomplir, et en tout bien tout honneur, l'étreinte à l'orientale ; et mes élèves peuvent témoigner en ma faveur.

ques et le système nerveux, et amène la destruction de l'amour chez chacun des partenaires (1).

Quant à l'usage des préservatifs anticonceptionnels, c'est une abomination sur laquelle nous ne nous étendrons pas (2). Non seulement leur emploi dégrade l'homme et l'avilit, mais il est une cause de dégénérescence pour les enfants futurs. Le seul et unique moyen naturel et justifié (de limiter les naissances), c'est le contrôle *individuel* de la fonction procréatrice.

Au demeurant, nous ne prendrons jamais la peine d'argumenter avec ceux qui prétendent qu'une conjonction sans émission séminale est impraticable ou néfaste. Ceux qui l'affirment ont l'esprit faux, et nous ne demandons pas à celui qui accomplit l'acte conjugal à la manière d'une brute inconsciente de comprendre la loi de pureté qui guide tout.

La vérité, c'est que la faculté de contrôle peut et doit être retrouvée. L'émission du liquide féminin (pendant la conjonction) et l'attitude contrôlée de la femme peuvent tenir en échec la nature électrique de l'homme ; et les objections alléguées à ce sujet ne concernent que des individus déficients que les détracteurs prennent pour exemples.

(1) Précisons : fidélité absolue, jusqu'à celle du regard. Les regards coupables arrêtés sur l'étrangère sont une des causes psycho-physiologiques d'un manque de maîtrise sexuelle.

(2) L'auteur s'atteste par ailleurs tout aussi intraitable, et non moins lapidaire, à l'ignominie du retrait frauduleux.

Nous le répétons : l'union incorrecte, terminée par l'émission paroxystique, est une cause de ruine, en raison du gaspillage de la semence qui ne doit quitter l'homme que pour amener une naissance (1).

Ces émissions sont non seulement nuisibles à la vie qu'elles déséquilibrent, elles abrègent l'existence après l'avoir remplie d'erreurs, de souffrances et de misères. Redisons-nous bien que le contrôle de la pensée permet à la longue d'éviter tout danger d'émission, même *involontaire*. Car cette faculté de contrôle peut s'établir tout aussi bien que pour l'exercice conscient d'une respiration profonde. A l'homme trop matériel, cela peut sembler d'abord un pénible sacrifice que d'éviter l'émission séminale et de renoncer à des habitudes invétérées. La femme elle-même qui s'est graduellement laissée déchoir, a de la peine à retrouver son contrôle. Mais tout de même qu'il est possible de redresser de fausses habitudes alimentaires, de supprimer des excès de boisson, on peut tout aussi bien parvenir à retrouver contrôle et dignité dans le comportement sexuel.

Il sera d'ailleurs parfois indiqué de s'abstenir de relations jusqu'à ce que l'on soit capable de volonté et de maîtrise, et cela grâce à une complète rééducation organique. Mais lorsque l'homme a pénétré et compris le rôle et le but des fonctions sexuelles, il ne retombe plus jamais dans ses anciennes erreurs. Ces erreurs procurent parfois sans doute une satisfaction

(1) La même thèse, et tout aussi excessive.

momentanée, mais elle doit être payée par combien de misères, de souffrances durables, et de déchéance mentale et organique !

C'est bien pourquoi, dès que la faculté de contrôle est récupérée, elle devient habituelle ; elle est toujours maintenue, et toute émission séminale — même involontaire — est écartée (1). Ce danger diminue d'abord et disparaît définitivement enfin, pour ne plus laisser place qu'à des unions conscientes, soit en vue de l'échange amoureux, soit en vue de la procréation.

Dès que la compréhension se développe sur ces questions entre les époux, tout se modifie — leur moralité, leur vitalité, leur intelligence, la nature de leurs échanges en toutes circonstances, tout s'harmonise comme par enchantement. Ils connaissent la paix, la joie, l'espoir, et ils accomplissent leur mission au mieux de leur développement et de leur bien commun... Il est pourtant certain que ce degré ne peut être atteint que par l'individu conscient, purifié, capable de se contrôler et de se diriger par sa volonté et son intelligence, ayant donc atteint à un certain degré de développement moral.

Pour arriver à cet état de plénitude et de paix que confère l'union juste, il faut savoir et comprendre que l'amour est autre chose, et de bien plus fort et de bien plus grand, que ce que donne la seule union corporelle. Car les sensations physiques, si fécondes soient-elles, n'amè-

(1) Tout ceci confirme bien ce que j'avais de mon côté, touchant l'indulgence excessive du casuiste pour les réflexes involontaires — ou réputés tels.

neront jamais ces émotions sublimes qui unissent l'Être à l'Être par les profondeurs de l'âme. Et le véritable amour ne saurait exister sans cela. » (1)

Je ne m'excuse pas de ces longues citations qui témoignent assez des rencontres virtuelles entre la sagesse mazdéenne et la sagesse chrétienne. Apparemment, le catéchisme mazdéen s'atteste même plus exigeant pour la chair, puisqu'il interdit ou du moins déconseille l'émission séminale, quand la procréation n'est pas recherchée. Mais attendons la fin. Pour le Dr. Hanish, l'étreinte à l'orientale n'est qu'une étape, il faut — si possible — en venir à une étreinte formellement mazdéenne, celle qui se conclut par une émission séminale, mais consciemment *dérivée* vers l'intérieur de l'organisme. Médicalement cela n'a rien d'une galéjade. Il est exact que certains canaux d'adduction — normalement obstrués — peuvent être progressivement débouchés, ce qui permet d'évacuer l'émission spermatique avant son acheminement vers l'urètre (2). Ce tour de force n'est qu'à la main des quasi-fakirs, ceux qui parviennent — ce n'est pas contestable — à suspendre à volonté les battements du cœur. Nous ne parlons que pour mémoire de

(1) On voit que, tout comme la sagesse chrétienne, la sagesse mazdéenne ne sépare pas ce que Dieu a uni, la vertu et la virtuosité, la tempérance et la dextérité.

(2) Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Il se peut que l'orgasme mazdéen ne comporte aucune émission et que ce soit postérieurement à cet orgasme, que le sperme soit résorbé par le circuit sanguin. Au médecin de se prononcer

cette étreinte mazdéenne, et le Dr Hanisch reconnaît volontiers que l'étreinte à l'orientale consiste communément à conclure la conjonction sans émission séminale. Pour nous autres Occidentaux, l'étreinte mazdéenne ne saurait être qu'une vue de l'esprit (1). Mais c'est aux chrétiens que nous nous adressons. Et sauf arrêt plus autorisé (je ne suis pas théologien), j'estime que l'étreinte mazdéenne n'est pas moins contre nature que l'étreinte onaniste. A deux chefs, me semble-t-il : objectivement, l'émission n'est pas intravaginale ; et qu'elle soit intérieure au corps masculin, peu importe ; subjectivement, elle permet de goûter le plaisir absolu, lequel a manifestement pour fin de faciliter et par conséquent de privilégier l'émission intravaginale — et à l'exclusion de toute autre. Cela dit, nous passons ; car la question est absolument gratuite en ce qui concerne... la Chrétienté.

2. — LA CONJONCTION HINDOUISTE

Je ne suis documenté à ce propos que de seconde main, et sommairement. Il va de soi que le comportement en cause est l'apanage d'une élite religieuse, et que chez les hindous du *vul-gum pecus* le culte des idoles autorise, et sous le signe du *sacré*, l'érotisme le plus formel et le plus systématique. Il en va comme de la Vénus des anciens, tour à tour invoquée par l'amour le plus exclusif et la débauche la moins avouée

(1) Kinsey cite cinq ou six cas sur plusieurs milliers de sujets observés (*Le Comportement sexuel de l'Homme*).

ble. Sauf plus ample informé, je crois pouvoir annexer les hindous en cause à un Brahmanisme plus ou moins complaisant au polythéisme (1).

Les hindous allégués ci-dessus ne confondent certes pas l'extase sexuelle et l'extase mystique, à la manière de certains romantiques (2). Ils se bornent (ce qui est tout autre chose) à sacraliser l'acte conjugal, ce que fait d'ailleurs (à sa façon) le Christianisme, notamment par le sacrement de mariage. Si je retiens cette analogie, ce n'est d'ailleurs pas que je sois tenté d'assimiler le sacrement conjugal à tout ce contexte de gnôse religieuse qui marque l'étreinte hindouiste, mais c'est uniquement pour observer qu'on y considère comme une chose tout à fait normale, la maîtrise sexuelle qu'elle implique. Cela dit, précisons que le mari hindouiste représente le dieu Siva, cependant que, pour sa part, l'épouse figure la déesse Kali. Que Siva et Kali s'accommodent par ailleurs du dévergondage le plus systématique, il n'en est pas moins vrai qu'en la circonstance, leur invocation rituelle est pour ces partenaires d'élite une invitation aux « voluptés calmes », comme eût dit Baudelaire, et qu'à s'évader en imagination vers on ne sait trop quel Nirvana, les époux cherchent manifestement à *sublimiser* leur extase charnelle (3).

(1) *Art d'Aimer*. Opuscule de Jacques Mariceau, en vente chez l'auteur, 79, Grande-Rue, Poitiers.

(2) Cette perversité existe pourtant chez certaines sectes. Mais il va de soi que les vrais contemplatifs hindous la répudient sans question.

(3) Et cela, insistons-y, sans jamais confondre l'oraison et ses repos d'une part, et d'autre part l'étreinte et ses voluptés sublimées.

Le processus est cérémonieux, protocolaire et, si l'on peut ainsi parler, paramusical. On y proscriit — et sans question — les positions immondes, les gestes effrénés, les cris, les convulsions, et *a fortiori* les contorsions, les succions et les morsures, en un mot, ce *delirium tremens* qui animalise trop souvent — même chez les chrétiens — l'étreinte à l'occidentale.

Tout comme chez les mazdéens, la distinction est explicite et absolue entre l'étreinte accoutumée — celle qui exclut les orgasmes — et l'étreinte *exceptionnelle*, celle qui a pour objet la procréation, mais consciente, intentionnelle et délibérée.

Celle-ci ne sera accomplie qu'à l'heure dite, à telle date arrêtée, et la *solennité* de l'acte procréateur sera préfacée par une retraite en règle : longues prières, jeûnes rituels, méditations religieuses, le tout entrecoupé de la contemplation systématique des œuvres d'art, afin que l'enfant escompté soit « beau et bien portant », comme chante le Hans Sachs de Wagner.

Les époux ont soin de décorer la chambre conjugale, et tout particulièrement le lit nuptial, cette même couche que de son côté — ne l'oublions pas — la liturgie romaine ne dédaigne pas de bénir. C'est pendant le jour que les époux vaqueront à leur auguste vocation de coprocréateurs, et leur étreinte exceptionnelle sera plus cérémonieuse, plus contenue, plus amoureuse encore que leur commerce coutumier.

3. — L'ÉTREINTE A LA CAREZZA

La langue italienne a poétisé — et musicalisé — cette étreinte « à la carezza » qui, tout compte fait, équivaut très exactement à l'étreinte à l'orientale.

« *La carezza*, commente le Dr Kahn, dans son ouvrage bien connu : *Notre vie sexuelle*, commence par un prélude plein de délicatesse. Le mari se comporte en partenaire actif et entreprenant, mais il comble de caresses son épouse, et littéralement. Il procède par effleurements et frôlements, il lui exprime son admiration pour ses charmes, en un mot, il lui fait positivement la cour. C'est ainsi que le mari amène sa compagne au dénouement du prélude.

L'intromission subséquente est douce, lente, volontairement contenue. Aussitôt conjoints, les époux imaginent que leurs corps viennent de recevoir en quelque sorte une charge *magnétique*, et à telle enseigne que leurs organes intimes font maintenant office de polarisateurs. Les partenaires se persuadent effectivement qu'il s'agit de véritables courants électriques, lesquels galvanisent leurs doigts, et plus précisément le bout des doigts avec lesquels ils se caressent et se câlinent à l'envi. Les époux se disent et se redisent que ce magnétisme qui les aimante, s'atteste générateur d'amour, et c'est pourquoi

l'un et l'autre s'efforcent de prolonger la conjonction aussi longtemps que possible. Ces jeux d'amour qui savent toujours demeurer tendres et délicats, entretiennent la tension érogène, et l'amènent maintes fois à son paroxysme. Mais la *détente* est toujours évitée, strictement évitée. L'épouse se doit de ne jamais déclencher son propre orgasme, et le mari de son côté contient l'émission séminale, ce qui lui permet de conserver sa force virile et son fluide réputé quasi-magnétique. Si la femme (par maladresse) ne parvient pas à éviter l'émotion interdite, elle s'efforce d'y succomber sans passion, et de telle sorte que son équilibre sexuel ne soit pas compromis. Il importe en effet que (pour apaiser les sens) la *carezza* se prolonge très longtemps, une demi-heure au moins, une heure s'il se peut sinon davantage » (1).

Au demeurant, on aurait tort de n'accueillir ces « câlineries » qu'avec les moqueries d'usage chez les Français. La tempérance *conjugale* ne consiste pas à se marchander le plaisir, mais à l'épurer, disons, à le décanter. Et tout de même que l'on se détache de la musicaille en jouant de la grande musique (et non pas en se bouchant les oreilles), on ne se détache des voluptés glou-tonnes (sauf vocation insolite) que par un attachement *contrôlé*, à ce que définit l'Art d'aimer : la recherche attentive et délibérée du plaisir honnête et contenu. Et cela, revenons-y, sous les profondes animations de charité surnaturelle

(1) Je n'ai pas suivi le mot à mot, le style de la traduction laissant beaucoup à désirer.

que nous ne cessons pas de préconiser et de pré-supposer de page en page, cette charité dont l'efficace *primauté* doit sans cesse être rappelée et respectée. Il reste cependant que, pour contenir le plaisir, il est indispensable, encore une fois, et au bénéfice même de l'activité de charité, de désanimaliser la volupté, de l'humaniser, de la poétiser, je dis pour ma part, de la *lyriser*. Ce processus de *sublimation* n'engage pas uniquement l'âme et le cœur ; il y faut, ce n'est pas contestable, les ressources d'un art d'aimer digne du nom chrétien, toute une technique de la caresse, redisons même — et pourquoi pas — tout un doigté qui, pour ne pas lui être identique, est pourtant analogue à celui du musicien. Or chacun sait ou devrait savoir que ce doigté exige une éducation du toucher, ce sens trop méconnu que l'évolution millénaire a si prodigieusement concentré dans la main et localisé dans les doigts, et plus précisément le bout des doigts.

Le Dr Kahn est moins décidé que le Dr Hanish en ce qui touche aux bienfaits *corporels* de l'étreinte réservée. Mais attention, il est tout aussi décisif à propos de ses méfaits prétendus. La médecine, écrit-il en substance, n'aura jamais le pas sur les constats de l'expérience : les faits sont les faits. Or le fait est incontestable que *des milliers* de couples ont systématiquement pratiqué l'étreinte « à la carezza », et qu'on n'a jamais observé le moindre accident médical. De son côté, dans un ouvrage trop suspect par ailleurs, Marie Stopes rapporte qu'au dire des épouses qui ont longuement pratiqué l'étreinte

« à la carezza », ce comportement s'atteste extrêmement amoureux, exonéré des lassitudes trop coutumières. J'ai déjà dit que j'étais à même de recouper l'authenticité de ce témoignage.

4. — LES LIBERTINS

Les libertins, se récriera-t-on, que viennent-ils faire en cette blanche nef de la continence chrétienne ? Ce qu'ils viennent faire, ces intrus ? Ils viennent *témoigner* qu'en l'occurrence (et ce n'est pas la seule) les enfants du siècle sont parfois plus avertis — l'Evangile en fait foi — que les fils du Royaume éternel.

Je me devais, et sans vergogne, de mener à bonne fin l'enquête que je m'étais assignée. De quoi s'agissait-il ? De savoir si oui ou non l'étreinte réservée était à la mesure des hommes normaux. Qui donc interroger ? Les moralistes ? A Dieu ne plaise ! Les médecins ? Ils n'en savent guère davantage à ce sujet que les profanes. Le médecin connaît les maladies de la langue ; s'ensuit-il qu'il soit bon cuisinier ? Les époux chrétiens ? La plupart d'entre eux (jansénisme, insouciance ou paresse) ignorent le premier mot de l'Art d'aimer. Je me devais, encore une fois, d'interroger les libertins, lesquels ne sont certes pas inabordables. Thomas d'Aquin cautionnera mon objectivité. Un vice, écrit-il sans broncher, ce n'est qu'une vertu mal placée. Que de maris m'ont avoué qu'ils étaient incapables de différer l'émission séminale. Les libertins y parviennent

pourtant, et leur technique prise en elle-même n'a rien de formellement péjoratif, au contraire. Témoin ce que raconte un ci-devant libertin, qui Dieu aidant — et l'amour conjugal — est aujourd'hui le meilleur des maris et non moins excellent père de famille. Je lui passe la plume :

« Ce n'est qu'à l'âge de vingt-six ans, après huit années de vagabondage aussi éhonté qu'effréné, que par le plus grand des hasards, j'ai positivement *découvert* ce que pouvait être une étreinte durable et contenue. A cette époque, je fis la connaissance d'une femme orientale, et comme de coutume (mais au grand scandale, cette fois, de la partenaire), mon étreinte fut aussi sommaire qu'expéditive. J'étais tout jeune encore, et ce fut presque sur-le-champ que je dus « faire réparation », et à la condition de laisser mener le jeu à qui de droit. D'emblée, ma partenaire m'enseigna le secret du « coup d'archet » magistral, celui dont la motion est délicate, infime, rythmée par de longs points d'orgue, toujours contenu, toujours attentif et non moins précautionneux. Par ailleurs, ma partenaire m'obligea à m'occuper et même à me préoccuper de son propre plaisir. Elle avait en horreur les positions incongrues et les attouchements immondes. D'expérience en expérience, j'en vins à me contenir à volonté, plus d'une bonne demi-heure le cas échéant, alors que je ne me contenais pas plus de quelques minutes. J'en vins enfin à ce chef-d'œuvre auquel je n'avais même pas songé, le synchronisme des orgasmes. J'avoue n'avoir jamais eu l'idée de conclure — à l'orientale. Mais puisque vous me demandez

mon avis, je suis catégorique. Dès qu'on sait retenir à discrétion l'émission séminale, on sait nécessairement la contenir. C'est l'enfance de l'art. »

De son côté, mon grand fils me communique le schéma des confidences d'un camarade : « J'en suis à ma première maîtresse, et ce sera la dernière, car je l'épouserai dès que cela me sera possible, devant Dieu et devant les hommes. Au début de ma liaison, je te l'avoue, j'étais absolument incapable de me retenir plus de quelques minutes. Ma maîtresse comme de juste en était toujours pour ses frais. Je ne voulais pas aimer en égoïste, mais comment remédier à cette émission prématurée dont trop de médecins affirment si souvent qu'elle est inconjurable ? Je n'ai d'ailleurs, à vrai dire, jamais songé aux bons offices de la Faculté... Je me suis dit tout simplement que pour pouvoir il suffit de vouloir et de patienter. Car ce n'est pas en un touremain qu'on acquiert le tour de main. Mais d'épreuve en épreuve, on gagne cinq minutes, dix minutes, etc... tant et si bien que pour ma part, j'en suis venu à la maîtrise. Le cas échéant, s'il faut donner du champ à ma compagne, je suis capable de me retenir pendant trois bons quarts d'heure. Ton père, me dis-tu, cherche à savoir si l'étreinte à l'orientale est à la portée du commun des mortels ? Sans question, répondrai-je. Si l'on parvient à retenir l'émission, et j'y suis parvenu, pourquoi ne parviendrait-on pas à la contenir ? On ne se retient aussi longtemps qu'en s'obligeant à maintes *parenthèses*. Et c'est à l'occasion de chacune de ces paren-

thèses qu'on pourrait — et par définition même — se retirer sans aucun risque et poser le point final. »

Je sais par ailleurs tel ouvrage qui ne vaut point l'honneur d'être nommé. L'écrivain s'y raconte sans ombre de pudeur ; et de femme en femme, il s'ingénie à prolonger et à diversifier le plaisir. Mais après avoir tout essayé (j'en passe et des pires), cet érotomane fieffé — singulière indication — ne trouve rien de moins monotone que l'étreinte à l'orientale, laquelle exclut pourtant la volupté paroxystique. Il s'y applique donc, et systématiquement ; et d'échec en échec, il parvient au succès : le vice n'est qu'une vertu mal placée.

Hélas ! les époux chrétiens qui auraient des raisons tellement plus avouables, et des moyens autrement puissants (raisons de charité, sacrements, vertu de tempérance) les époux chrétiens ne se soucient même pas d'acquérir une maîtrise, pourtant indispensable à l'accomplissement de leur devoir d'état !

Ce même refus de l'orgasme, où le libertin voit un renouveau des sens, le chrétien n'en voit trop souvent que l'aspect défensif. Déplorable contresens, étant donnée l'euphorie consécutive à l'étreinte à l'orientale, laquelle offre un contraste cependant assez manifeste avec la lassitude et trop souvent la prostration qui succède à l'étreinte coutumière.

Un mien ami (l'un de mes rabatteurs) m'envoie copie d'une autre page, qu'il extrait d'un ouvrage non moins innommable que le précé-

dent. Le contexte est si ordurier que je me dois de le paraphraser :

« Un beau jour, raconte le héros du roman, je m'avisai de terminer l'acte sexuel sans émettre la semence. Ce fut l'une de mes découvertes les plus sensationnelles. J'en vins donc à pratiquer couramment, et avec la plus grande aisance, cette étreinte sans orgasmes. Réflexion faite, me suis-je dit, pourquoi se donner la peine (*sic*) d'éjaculer ? A quoi bon gaspiller le sperme ? (*sic*). Il m'arrive maintenant, grâce à ce procédé, de prolonger l'acte sexuel pendant deux bonnes heures, et la vérité, c'est que je suis en mesure de le prolonger à volonté. Il est vrai que je frôle assez souvent la catastrophe, et à maintes reprises. Mais pour la conjurer, je recours à un *truc* infallible. Je pense tout bonnement à mon bureau, à tel incident plutôt cocasse, à mes promenades ou à mes vacances, ou tout bêtement, à tel ou tel détail de mon ameublement, ne serait-ce que la tache de mon tapis. Cela suffit toujours à me nouer les entrailles (*sic*). Ce qui est certain, c'est que fort loin de souffrir de ce comportement, je ne me suis jamais senti aussi gaillard, aussi dispos ; c'est littéralement splendide. » (*sic*).

Pourquoi ne pas le dire, si la plupart des maris dénoncent la rigueur de l'étreinte à l'orientale, c'est que pour ces râcleurs de cordes, les raisins sont trop verts. La vérité, c'est qu'ils troqueraient volontiers leur commerce expéditif et sommaire (et dont le paroxysme est éphémère) pour les lenteurs et les subtilités d'un commerce *réserve*. Qui ne sait que les amants

prennent leur temps, qu'ils ont bien soin d'observer l'interlude, et que pour multiplier leurs étreintes ou les rapprocher, ils s'entendent fort bien à les conclure sans orgasmes. On s'étonne que tel gaillard soit en mesure de satisfaire deux ou trois maîtresses. Parbleu ! c'est qu'il prend ses précautions. Nouvelle occasion de rappeler que le vice n'est qu'une vertu mal placée.

Révérance gardée, toutes excuses faites, c'est à une Encyclique de Léon XIII que j'emprunte les lignes qui concluront ce paragraphe assez scabreux : « Quoi ! la Nature aidée de la Grâce. sera-t-elle plus faible que laissée à elle-même ? Est-ce que les grands saints se sont montrés faibles et sots dans les choses de l'ordre naturel, du fait qu'ils excellaient dans les vertus chrétiennes ? » (1).

5. — LES CHRÉTIENS

Sachons-le de reste, une poignée de chrétiens a tout de même sauvé l'honneur !

Un ami d'enfance a bien voulu me narrer de bout en bout son Iliade et son Odyssée de pénitent. Je les résume en conjuguant le récit à la première personne :

« Je n'avais pas quarante-cinq ans lorsque les circonstances m'imposèrent une continence absolue. Je renonçai d'emblée à la conjonction, mais sans couper court aux privautés de son prélude, étant donné que jusque-là ces privautés

(1) *Testem benevolentiae* (12 janvier 1899).

n'avaient jamais provoqué l'orgasme interdit, sauf accident rarissime. Tout changea du jour où, renonçant à la conjonction, je cessai le jeu conjugal. Je devins alors si émotif — et bien malgré moi — que les attouchements les moins prononcés et les plus éphémères déclenchaient la « surprise » involontaire. Le confesseur m'exhortant à la prudence et à la générosité, je me fis de moins en moins entreprenant d'abord, de moins en moins démonstratif enfin. Le tout pour être Gros-Jean comme devant. Je précise que lorsque je menais la vie conjugale accoutumée, je contenais à discrétion l'émission séminale, une bonne demi-heure au besoin. C'est le renoncement à la conjonction qui, de toute évidence, avait altéré le mécanisme de mes réflexes sexuels. Tel confesseur aurait passé condamnation sur ces émotions complètes, que je ne recherchais certainement pas. Et c'est tout justement en raison du dégoût que ces « accidents » provoquaient, que nous préférâmes, ma femme et moi, nous condamner aux « aridités » du lit séparé. Il va de soi que ces abjections cessèrent aussitôt. Mais à bien des égards, j'étais tombé de Charybde en Scylla... Je n'osais plus embrasser ma femme, et si je la surprénais en déshabillé, je m'ensauvais comme de devant la Sirène. Celle qui m'était un autre moi-même, je la sentis qui me devenait étrangère. C'en était fait de nos confidences et de nos abandons : nos corps ne se touchaient plus et nos cœurs se fermaient. Je n'étais pourtant pas au bout de mes déboires.

Ce qui me fut une angoisse indicible, ce fut d'assister à ma propre déchéance spirituelle, moi

qui, compte tenu de mes renoncements, escomptais l'ascension. Je n'ai, Dieu merci, jamais trompé ma femme, et je n'ai pas même à me reprocher un mauvais désir pleinement consenti. Mais auparavant j'ignorais jusqu'au goût de la tentation. La femme, c'était ma femme et ce n'était qu'elle. Non point parce que le devoir m'obligeait à la fidélité, mais parce que la fidélité me paraissait être plus qu'une exigence, une nécessité de mon amour pour celle à qui j'avais donné ma virginité. Mais dorénavant, séparé d'elle, et de corps et de cœur, si je rêvais de nuit, c'était d'une autre étreinte que la sienne, moi qui jadis ne pouvais même pas me représenter aux bras de l'étrangère.

Ce fut près de sept années durant que j'endurai ce supplice, et si le mot semble excessif, ce n'est qu'à ceux qui l'ont ignoré.

Un beau jour, simple hasard, je m'adressai à un confesseur inconnu, mais dont ses paroissiens vantaient à l'envi la prudence et l'austérité. Je commençai par expliquer mon cas, et ce n'était certes point à l'espoir d'y remédier, mais tout simplement pour éclairer le ministre de Jésus-Christ sur l'état d'âme d'un pénitent occasionnel.

A ma grande surprise, le confesseur, dont on m'avait dit tant de bien, n'eut pas un mot d'éloge à mon endroit ni même de compassion.

— Permettez-moi, fit-il *ex abrupto*, de vous parler d'homme à homme.

— Volontiers.

— Lorsque vous meniez la vie ordinaire, étiez-vous capable de vous retenir ?

— Certainement.

— Longtemps ?

— Presque à discrétion.

— Dans ces conditions, pourquoi cherchez-vous midi à quatorze heures ? Unissez-vous tout comme autrefois et retirez-vous sans émission.

— C'est permis ?

— Certainement... pourvu que l'on sache — et c'est votre cas — s'en tirer en tout bien tout honneur.

Je n'en croyais pas mes oreilles et ma femme en crut difficilement les siennes. Je dus reprendre langue avec le même confesseur, l'amener à confirmer ses dires, et non pas à mettre — c'était fait — mais à remettre les points sur les i.

Je repris aussitôt le commerce conjugal et en toute droiture d'intention. A vrai dire, il me fallut quelques semaines de réapprentissage pour redevenir le maître en l'Art d'aimer que j'avais été. De là quelques scrupules qu'un autre confesseur exorcisa d'autorité :

— Il serait odieux que vous fussiez châtié de votre vertu, comme disait M. de Mun à propos des patrons trop généreux. Si les « accidents » persistaient et s'ils s'avéraient tout aussi fréquents, nous aviserions en conséquence. Mais je suis persuadé que tout au contraire ils cesseront bientôt et radicalement. D'ici là, soyez en paix. Je prends tout sur moi.

Quel ne fut pas notre bonheur ! Pour ma femme et moi ce fut une seconde lune de Miel, et beaucoup plus durable, car elle dure encore. »

Ce récit pathétique et concluant, me semble-t-il, rappelle assez bien (l'adultère excepté) les

tribulations de l'infortuné Michel dans « *Les Reins et les Cœurs* », un roman magistral préfacé par Gabriel Marcel (1).

Poursuivons.

Sous les auspices de l'A.M.C. (*Association du Mariage Chrétien*), j'ai parlé l'an dernier (1948) à quelques militants de X. J'avais interdit l'accès de la salle au beau sexe.

L'un de mes auditeurs était un jeune médecin que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam, mais qui m'écouta très attentivement et en multipliant les signes d'approbation. Dès que j'eus pris mes conclusions, il demanda la parole.

« L'orateur a tellement raison, déclara-t-il en substance, que pour ma part et à son envi je considère qu'il n'y a que deux comportements qui soient véritablement loyaux :

ou la vie de frère et sœur, très peu s'en faut ;
ou l'étreinte sans orgasmes, celle que le conférencier vient de qualifier — j'ignorais cette dénomination, d'étreinte à l'orientale.

La plupart du temps, disons neuf fois sur dix, le pénitent moyen adopte un prétendu compromis que j'estime aussi malencontreux qu'ambigu. Cela consiste à s'en tenir aux privautés sans conjonction, du fait qu'en cas d'échec on évite le retrait prématuré.

Cependant, je le dis tout net en ma triple qualité de catholique, de médecin et de mari, le retrait prématuré, si odieux soit-il, est bien moins pervers que l'éjaculation sans conjon-

(1) Paul Lesort. *Les Reins et les Cœurs*, chez Plon (1948).

tion. Par hypothèse, il ne s'agit ici que d'un retrait consécutif à une émission fortuite, et qu'on s'est efforcé d'éviter. Mais cela ne m'empêche pas, au contraire, d'être tout aussi catégorique. Dans ces conditions en effet, le retrait prématuré, si regrettable qu'il soit, ne détraque pas le mécanisme du réflexe inséminateur.

Il a d'ailleurs toutes les chances d'être rare, disons même rarissime, pour un mari de bonne foi et tant soit peu expérimenté. Car le jeu même de la conjonction entretient l'aptitude organique à la rétention de l'émission séminale, alors que, pour peu qu'elles soient accusées et prolongées, les privautés qui ne sont pas suivies de conjonction amèneront dans la plupart des cas une éjaculation prématurée. De très bonne foi le confesseur moyen est persuadé que l'étreinte à l'orientale est la solution la plus audacieuse, la plus mésaventureuse... celle que le prêtre ne saurait recommander, sauf cas singulier, dont l'exception confirme la règle. Mais étant donné que par ailleurs, le confesseur se reprocherait de séparer les époux (sauf vocation ascétique), il croit devoir avaliser ce compromis équivoque et calamiteux : les intimités sans conjonction. Solution équivoque, du fait qu'en cas d'échec les époux n'ont pas à recourir — et pour cause — au retrait prématuré. D'où suit, estiment-ils, que leur manœuvre (car c'en est une tout de même) est formellement étrangère à l'onanisme, alors qu'elle ne peut l'être qu'en raison de leur droiture et de leurs bonnes intentions. D'échec en échec, les époux en viennent à déplacer le poteau-frontière qui

sépare le volontaire de l'involontaire, et le cas n'est certes pas inouï qu'ils en arrivent à pratiquer peu ou prou ce qu'il faut bel et bien appeler par son nom : la masturbation à deux.

L'avantage, à ce propos, de l'étreinte orientale, c'est qu'en cas d'orgasme fortuit, elle contraint les époux au retrait prématuré, c'est-à-dire à ce même geste qui — n'était leur bonne foi — serait exactement celui de l'onaniste. Pour peu que les pénitents soient dignes du nom chrétien, ce retrait prématuré, si légitime soit-il en la circonstance (Paul Chanson a précisé que nous n'évoquions ce soir que le cas des ménages qui ont non seulement le droit, mais le devoir d'éviter une naissance), ce retrait, dis-je, offusque nécessairement les époux, et ils feront tout pour l'éviter une autre fois.

Je conclus donc, avec l'orateur et tout comme lui, qu'il n'y a que deux formes de continence honnêtes et rationnelles. Primo, la continence héroïque, laquelle implique sinon la chambre séparée, du moins les lits jumeaux ; secundo, le commerce conjugal incomplet, ce qu'on vient d'appeler l'étreinte à l'orientale, une expression dont je ferai mon profit... Je préconise ouvertement cette continence logique et loyale. Tous mes clients s'en sont bien trouvés, et pourquoi ne pas le dire, j'y ai trouvé mon compte à l'occasion. J'avertis cependant les intéressés que l'étreinte à l'orientale n'exclut pas à proprement parler toute possibilité de procréation, bien que le risque soit des plus minimales. Je connais pour ma part plusieurs cas où les époux, sans conteste, s'étaient contentés de ce comportement.

Ils ont pourtant bel et bien procréé. Au demeurant, je préviens les jeunes ménages que pour s'initier à la maîtrise du réflexe charnel, il ne faut pas attendre d'y être contraint. Je recommande donc aux nouveaux mariés de s'y prendre à temps, dès la première grossesse — pourquoi non ? — laquelle est l'occasion d'un apprentissage en règle et en toute sécurité. Un dernier mot : il est excellent de conjointre les commodités de la méthode Ogino aux difficultés du commerce à l'orientale. Et l'on fera bien de ne rapprocher les étreintes incomplètes, que si la période d'agénèse est en vue, laquelle autorisera la « détente escomptée ».

Pouvais-je espérer mieux ? et de la part d'un médecin qui, je le répète, m'était absolument inconnu ?

Une seconde causerie (doyenné de...) me situa face à dix ou douze ménages (milieu populaire), dont certains (le Doyen m'avait averti) n'étaient chrétiens que d'assez fraîche date. Il me revenait de les édifier — sans les effaroucher !

Je fus promptement au fait de leurs *réactions*, que j'avais d'ailleurs assez bien devinées, sachant bien ce qu'il en est du *réflexe* populaire.

La continence parafraternelle — je n'en touchais qu'un mot et pour mémoire — cabra d'emblée mes auditeurs et même mes auditrices : « On ne s'est pas mariés pour ça... On ne fait qu'un... De quel droit est-ce que le curé nous séparerait ? Ça brouillera le ménage... Le mari prendra une poule... ou il se satisfera tout seul... La belle avance, etc., etc... »

Je n'avais pas cru devoir en venir d'emblée à la solution de l'étreinte réservée. S'il faut tout dire, je redoutais qu'on y dénonçât une impossibilité d'abord, un non-sens ensuite et une hypocrisie enfin. Mais j'avais affaire à des « gars » qui pour être aujourd'hui de bons gars, n'avaient pas dû vivre comme des moines au temps de leur jeunesse folle. D'où j'augure volontiers que sans s'expatrier pour autant, ils avaient tâté de l'étreinte à l'orientale aux bras de maîtresses occidentales. Pas un d'entre eux n'alléguait l'impossibilité de la prouesse prétendue et, chose assez indicative, ce fut de prime abord un acquiescement unanime et spontané.

« Ce truc-là, s'écria-t-on, c'est une autre paire de manches.

D'une part, on peut continuer d'aimer sa femme et d'autre part, on ne veut pas d'enfant. Dans ces conditions, on fait l'amour, comme de juste, mais on ne va pas jusqu'au bout... jusqu'à ce qui sert à faire un enfant. Ça c'est logique ! Si on ne réussit pas toujours, on fait son possible. Somme toute, on ne fait plus le boulot du procréateur : on n'a donc plus droit à la paie qui le rétribue, ce serait de la resquille, de la fraude. Mais si on ne le fait pas exprès, où est le mal ? Ah ! si les copains savaient que les curés admettent ce truc-là, ils ne diraient plus que les prêtres prennent leur revanche au confessionnal, et qu'avec toutes leurs histoires à dormir debout, ils ne font que démolir les ménages. »

En *aparte* j'abordai l'un de mes auditeurs.

— Ma femme, se confia-t-il, est très mal en

point. J'ai essayé l'étreinte à l'orientale, et à ma grande surprise, j'ai réussi d'emblée. Seulement...

— Quoi donc ?

— Mon confesseur ne fait que tolérer cette solution et à condition que l'étreinte soit une manifestation tout à fait exceptionnelle.

— Renvoyez-le donc au traité classique du Chanoine Martin (1) (*Le Mariage*) et, si le cœur vous en dit, à l'ouvrage que vient de publier mon propre frère, M. le Chanoine Chanson : *Pour mieux confesser* (2).

— Que disent-ils ?

— Qu'on est en règle si, d'une part, on a de sérieuses raisons d'écarter une naissance, et si d'autre part, l'orgasme accidentel ne risque pas de devenir habituel », selon l'expression de M. le Chanoine Chanson, lequel est professeur au Grand Séminaire d'Arras.

— Je n'ai, pour ainsi dire, jamais eu d'échec.

— Vous êtes donc en règle. Pratiquez l'étreinte à l'orientale et sans aucun scrupule.

Je venais de rendre à un amoureux la paix du cœur :

Allez ! rien n'est meilleur à l'âme

Que de faire une âme moins triste (3).

Une autre causerie, salle paroissiale de... (Paris) toujours sous les auspices de l'A.M.C. ; une douzaine de ménages, les uns très jeunes, les autres déjà mûrs. Pêroraison achevée (ouf !) un jeune se lève :

(1) Cfr. 6^e Edition. N° 128.

(2) Cfr. 2^e Edition. N° 724. Note 1.

(3) Paul Verlaine (*Sagesse*).

— Paul Chanson nous a intéressés, mais ne nous a rien appris (merci pour lui) ; il y a bel âge que les Révérends Pères X et Y (deux noms illustres de la Compagnie) nous ont édifîés quant à la licéité — conditionnée — de l'étreinte conclue sans orgasmes. La seule chose que l'orateur nous ait révélée (le fer dans la plaie décidément), c'est l'expression d'étreinte à l'orientale. Elle nous plait (c'est déjà cela) et nous la vulgariserons :

Séance levée, sur le chemin du métro, un jeune s'accroche à mes basques (manière de dire évidemment) :

— Je ne suis pas ce que vous appelez un râcleur de cordes... je répugne à la cacophonie du retrait prématuré.

— A la bonne heure.

— Et c'est pourquoi j'ai tâté pour ma part de l'étreinte à l'orientale.

— Avec succès ?

— Je ne réussis pas toujours.

— Cela viendra, Dieu aidant.

— Ce qui m'empêche, c'est qu'on prétend que ce genre d'étreinte est mauvais pour la santé.

— Balivernes ! Ce qui est mauvais, c'est le gaspillage accoutumé du sperme, sans préjudice des fougues *incontrôlées*. L'étreinte à l'orientale oblige les époux à se contenir, donc à se retenir, donc à bien se tenir. N'offrirait-elle que cet avantage, qu'elle s'attesterait déjà souverainement bienfaisante. Au demeurant, dites-le vous bien et redites-le à tous vos amis, l'étreinte à l'orientale possède une surefficiency amoureuse

incontestable. Et c'est en comblant les cœurs qu'elle apaise les sens.

Un prêtre éminent, et dont le nom est justement fameux, me raconte par ailleurs :

« L'un de mes paroissiens — il n'est pas mon pénitent — n'avait jamais entendu parler ni de l'étreinte réservée ni de la *carezza* ni de l'étreinte à l'orientale. Il avait lu dans tel ou tel tract destiné aux époux que toutes les privautés sont offertes aux chrétiens qui gardent la continence, à la seule et unique exclusion de l'émission masculine et de l'orgasme féminin. Il en avait inféré (et à bon droit) que rien n'interdit aux intéressés d'engager la conjonction, dès lors qu'ils ont l'intention de ne pas déclencher le réflexe interdit et que le déclenchement involontaire de ce réflexe ne risque pas de devenir habituel. Cependant, expériences faites et pourtant concluantes, notre homme s'inquiétait. Est-il possible, s'angoissait-il, que sans ordonner le commerce conjugal à la procréation, on soit en droit d'y trouver des voluptés substantielles et si complaisamment prolongées ? Ne suis-je pas, tout compte fait, un resquilleur du plaisir ? »

De là sa démarche auprès de votre serviteur.

— Rassurez-vous, lui dis-je, vous êtes en règle avec la casuistique autorisée. La continence conjugale n'offre en elle-même aucun caractère d'ordre pénitentiel ; elle consiste tout simplement à s'interdire la manœuvre anticonceptionnelle. L'extase absolue — celle de l'orgasme — s'ordonne à la fois à la procréation et à l'amour, et l'homme ne saurait séparer ce que Dieu a

uni, le plaisir inhérent à une fonction organique, et l'intégrité de cette fonction. Mais, à la seule exclusion de l'extase absolue, toutes les voluptés de la chair, si vives soient-elles et si durables, s'ordonnent à l'amour. En les recherchant délibérément, et de façon honnête et contenue, vous satisfaites aux fins secondes du mariage, comme dit le moraliste. Et cependant, comme dit l'Encyclique, vous sauvegardez la nature intrinsèque de l'acte conjugal et du même coup sa subordination à la fin première, la fin procréatrice

— Cependant, je n'ordonne pas cet acte à la procréation ?

— L'Encyclique ne dit pas l'ordination mais la subordination. Vous subordonnez l'acte au primat du processus conceptionnel, puis que vous refusez l'artifice anticonceptionnel. Vous ne faites rien pour la procréation, c'est exact, mais vous ne faites rien contre la procréation, et c'est tout ce qu'exige la morale naturelle et par conséquent la morale catholique. Avez-vous bien compris ?

Puis-je à mon tour, sauf indiscretion, vous consulter ?

— Parfaitement, un service en vaut un autre.

— L'un de mes amis, Paul Chanson...

— L'écrivain de l'*Œuvre de Chair* ?

— En personne. Paul Chanson prétend, à tort ou à raison, que l'étreinte sans orgasme — l'étreinte à l'orientale — n'a rien de rébarbatif, au contraire. Elle comble le cœur, et s'il faut l'en croire, elle apaise la chair. Ce n'est pas moi

— et pour cause — qui trancherai la question. Mais au titre d'*usager*, que vous en semble ?

— Il a raison et cent fois raison. Pour ma part, l'étreinte orientale m'a permis de vivre, j'ose le dire, une seconde lune de miel. N'est-ce pas en renonçant à des alcools trop capiteux que l'on découvre la saveur exquise du bon vin ? L'écueil du commerce conjugal coutumier, c'est sa facilité et sa banalité. C'est au surplus la hantise qu'il n'implique pas nécessairement, mais à laquelle tant de maris succombent, la fringale de l'émotion complète et l'obsession de sa récurrence. Le meilleur antidote, c'est l'étreinte à l'orientale. On la prolonge spontanément et à discrétion. On la conclut sans détente, il est vrai, mais sans paroxysme, ce qui épargne à la fois le délire frénétique et l'accablement — sinon le dégoût — qui constitue trop souvent sa rançon. On ne se lasse pas d'un plaisir attentif, délicat et contenu. Chose curieuse, on finit par s'y intéresser comme à une sorte de performance dont la réussite classe un maître.

— Dans ces conditions, de longues années de continence ne vous effrayeraient pas ?

— Vous faites mouche : le médecin interdit la grossesse d'ici trois et peut-être quatre ans.

— Cela ne vous fait pas peur ?

— Aucunement. Je n'éprouve aucune espèce d'anxiété nerveuse et si, de temps à autre, le besoin se fait sentir d'un apaisement substantiel, j'y parviens aisément en prolongeant la conjonction plus que de coutume. Croyez-moi la fatigue aidant, la chair en vient d'elle-même à répugner au réflexe interdit. Mais, j'en con-

viens, ce n'est là que l'élément secondaire et le bienfait mineur de l'étreinte à l'orientale. Ce qui est positivement sans prix, c'est qu'elle permet au mari continent de poursuivre le commerce conjugal et de s'unir à celle qu'il aime. Ce qui me serait un supplice de Tantale (et je vous avoue que je n'y résisterais pas), c'est de partager le même lit et de ne plus étreindre la chair de ma chair. Tout compte fait, qu'y a-t-il donc de changé dans notre vie conjugale ? Nous ne nous refusons que ces quelques secondes où nous perdions également la tête. Ce n'est pas que j'en méconnaisse la suavité, ni l'efficiencia amoureuse. Mais quand on y renonce *en commun*, quand on s'aime comme nous nous aimons et que l'on peut s'embrasser, se caresser, s'étreindre, se prendre comme autrefois, bah ! la pénitence est douce, si pénitence il y a.

— J'y reviens... Paul Chanson, parfois trop lapidaire à mon goût, professe sans ambages et proteste sans vergogne que la continence conjugale n'est un supplice que pour les *racleurs de cordes*... c'est son mot. Et que pour les maîtres en l'art d'aimer, l'étreinte à l'orientale est une véritable *découverte*, et la plus exquise peut-être, et pour le cœur et même pour les sens. Seriez-vous aussi catégorique ?

— Sans question.

— Je le lui dirai, sans vous nommer bien entendu (1).

(1) J'ai reçu — directement cette fois — une confidence analogue. Edifié sur les justes exigences de la continence *conjugale*, ce correspondant avait découvert lui-même la technique de l'orientale.

Poursuivons. Mais je me dois de compléter le dossier par un document d'importance, et je me dois tout autant de préciser la circonstance à laquelle j'en suis redevable.

Un théologien très sympathique à ma solution me faisait pourtant une objection :

— Ne craignez-vous pas, m'écrivait-il en substance, que si légitime soit-il en cas d'échec *involontaire* et *inhabituel*, le retrait prématuré n'oriente certains époux vers le retrait onaniste ?

— En aucune façon, répondis-je ouvertement, et ma crainte est tout autre, à savoir que trop de pénitents ne se croient en règle dès qu'ils renoncent à la conjonction. Disons en d'autres termes, qu'en passant outre à des orgasmes déclenchés sans conjonction, ils n'en viennent à s'accoutumer plus ou moins consciemment aux maléfices de la « masturbation à deux ». Si fâcheux soit-il, le retrait prématuré offre cet avantage qu'en soi (et abstraction faite de la bonne intention qui l'autorise), ce retrait licite est *identique* au retrait onaniste. De ce fait, il ne peut pas ne pas alerter la conscience, le cœur et même la chair des époux chrétiens dignes de ce nom.

Mon éminent correspondant observait une aimable expectative, lorsque (sur les instances d'un autre contesseeur), je me rapprochai d'un ménage que menaçait la désunion. L'épouse, chrétienne exemplaire, ne voulait à aucun prix s'accommoder de la *fraude*. Le mari, cependant, ne voulait à aucun prix renoncer à l'acte conjugal. Ce n'est pas qu'il fût incroyant, mais il

prétendait que les exigences de l'Eglise n'étaient admissibles que pour les égoïstes qui refusent l'enfant sans raison sérieuse. Tel n'était point son cas, le docteur l'ayant averti qu'une nouvelle grossesse mettrait sa femme en danger de mort. Dans ces conditions, s'opiniâtrait l'intéressé, j'ai bel et bien droit à la conjonction *stérilisée*.

Je ne risquai rien, convenez-en. Car mon élève se déclarait néo-malthusien de prime abord, et préalablement à tout apprentissage de l'étreinte à l'orientale.

J'entrai donc en relations avec le réfractaire, et laissant là — très délibérément — toute controverse d'ordre doctrinal, je lui indiquai (et avec les précisions les plus circonstanciées) la *technique sexuelle* (car c'est bien une technique) qui permet tout à la fois, et de contrôler l'étreinte complète, et d'accomplir sans encombres l'étreinte *réservée*.

— Croyez-moi, écrivais-je en substance, si vous en demeurez aux facilités et aux banalités de l'acte *stérilisé*, vous laissez passer une occasion de choix, celle qui vous permettra — *je vous le promets* — de redevenir aussi amoureux qu'au premier jour et, je vous le dis tout net, de revivre une seconde lune de miel, qui cette fois sera bien plus durable et bien plus substantielle. Je conclusais : en récompense de mes bons offices, je ne vous demande, en guise d'honoraires, que de me faire savoir où vous en êtes, si vous avez suivi mes conseils et si vous vous en trouvez bien.

Six mois se passèrent : point de nouvelles ;

d'où j'inférais avec mon optimisme coutumier : pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

Je reçus enfin la lettre suivante que je recopie mot à mot :

« Monsieur,

Voilà de longs mois que, ma femme et moi nous utilisons votre méthode, et je m'excuse de vous faire part seulement aujourd'hui des résultats obtenus.

Nous vous remercions d'avoir bien voulu nous faire bénéficier de vos conseils et de votre expérience.

Après une continence observée près de six mois durant, je pense que le terme *deuxième lune de miel* (souligné dans le texte) n'est pas exagéré.

Il est certain que les premiers temps, l'inexpérience fait douter du résultat à obtenir, et n'étaient vos conseils, nous n'aurions sans doute pas persévéré. Notre cas se complique : le docteur déconseille et même proscriit la méthode Ogino, qui selon lui ne donne aucune garantie. Il dit qu'il y a nécessité absolue d'éviter une nouvelle grossesse durant plusieurs années. Nous nous contentons donc de l'étreinte à l'orientale, et nous espérons continuer ainsi le temps nécessaire au rétablissement complet de la santé de ma femme.

Nous avons pu faire profiter de vos conseils des jeunes ménages obligés comme nous à modérer le rythme des naissances.

Je vous renouvelle mes remerciements, et je vous prie, etc...

Signé : X. »

Ainsi donc — et sans conteste — ce ci-devant candidat à l'onanisme, qui l'a dissuadé ? Ce n'est pas le catéchisme, c'est l'art d'aimer. S'il en est un pourtant que l'étreinte à l'orientale aurait pu orienter vers le retrait coupable, c'est bien lui à coup sûr, étant donné ses convictions préalables. Et il se trouve que tout au contraire, l'expérience l'a convaincu qu'il était en passe de se fourvoyer. Cette lune de miel, que je lui prophétisais, j'augure que mon correspondant a dû commencer par se dire qu'on ne la prenait qu'avec les dents. Il y est venu cependant. Mieux encore, le médecin lui annonce que la traversée du désert sera beaucoup plus longue qu'il ne le pensait. S'en effraie-t-il ? Nullement. Au total, il s'est si bien trouvé des conseils de l'art d'aimer qu'il a fait école et que ses amis s'en sont, ma foi, tout aussi bien trouvés que lui-même.

L'existentialisme est à la mode, et je ne m'excuse pas d'enfler le dossier. Voici d'autres témoignages qui, je veux l'espérer, édifieront les plus sceptiques. Un médecin m'écrit : (1)

« Suite à nos entretiens, je suis heureux de vous dire que ma première expérience est tout à fait satisfaisante. La désunion qui menaçait le ménage n'existe plus, bien au contraire. Plus de tension nerveuse, aucune aigreur. La « sublimation » de la volupté se réalise parfaitement, bien que, je tiens à le préciser, l'épouse en cause soit très ardente. En temps opportun, les conjoints accomplissent un ou deux rapports com-

(1) Ce médecin est un savant professeur, et son nom fait autorité dans les milieux catholiques.

plets, lesquels s'attestent plus riches qu'avant la pratique de l'étreinte à l'orientale, ce qui me paraît être d'une importance capitale. Il y a eu peu de difficultés pour y venir, les seuls premiers essais ont été suivis d'une excitation pénible, et ce n'est qu'une ou deux fois que le rapport a été interrompu, à la suite d'une fausse manœuvre involontaire. Bref, tout compte fait, l'expérience est très largement bénéficiaire. »

Un prêtre me raconte :

« L'un de mes bons amis qui observait la continence ascétique, est venu m'avouer sa détresse. Il se sentait glisser et déchoir, alors qu'autrefois, il ignorait jusqu'à la tentation... de l'étrangère. C'est très simple, conclut-il, je vais faire des bêtises.

— Dites plutôt, lui répondis-je, que vous en avez fait une, et monumentale.

— Laquelle ?

— Observer une continence qui n'est pas à votre mesure. Pourquoi séparez-vous ce que Dieu a uni ? Là-dessus, poursuit mon interlocuteur, je passe à mon ami les notes que vous aviez bien voulu me confier, touchant la technique de l'étreinte à l'orientale.

Quelque temps après, mon ami revient me voir et il me saute au cou :

— Vous m'avez rendu ma femme, s'écrie-t-il, vous m'avez rendu l'amour et le bonheur.

Un tout jeune homme et tout jeune marié se voit obligé d'espacer le second berceau. Je résume sa lettre de remerciements :

« Permettez-moi de vous témoigner ma vive reconnaissance, car là même où la continence

nous aurait été cruelle, nous avons, grâce à vous, trouvé de nombreux charmes, en pratiquant l'étreinte à l'orientale. Pour ma part, je ne me suis pas aperçu des inconvénients d'ordre nerveux qu'on lui impute. Pour les éviter, il suffit de prolonger la conjonction. L'apaisement s'atteste même plus substantiel, car l'esprit domine la chair et la conduit ; et c'est de bout en bout que l'on garde le self-control. L'étreinte à l'orientale, expérience faite, offre un plaisir plus délicat, plus nuancé, plus subtil ; cela exclut d'ailleurs ce paroxysme, à l'occasion duquel le mari songe bien plus à sa joie qu'à celle de sa compagne. J'en suis convaincu maintenant, le scepticisme auquel vous vous heurtez ne provient que du défaitisme des époux qui n'ont jamais essayé, ou qui n'ont jamais eu la volonté de persévérer. »

Un mari, plus âgé cette fois, mais jeune encore, s'en tenait à la continence périodique. Sur mes indications, il essaye la « synthèse » opportune : étreinte complète quand la femme est stérile ; étreinte à l'orientale pendant la période de fécondité. Voici sa lettre :

« Je m'empresse de vous faire part de notre expérience : C'est grâce à vous que nous avons découvert non seulement la possibilité, mais la richesse de l'étreinte à l'orientale. Nous y sommes venus sans grand apprentissage, et j'ai d'ailleurs été très étonné de la rapidité du noviciat.

Bien entendu, cette étreinte exige un climat de recueillement et de maîtrise des nerfs, et c'est le mari surtout qui doit se contrôler, mais il y

est aidé par sa compagne. Dans ces conditions, et sous le signe d'une gratitude réciproque, la volupté partagée favorise l'union des époux. J'insiste et je tiens à préciser que ce bienfait sans prix provient tout justement de ce que, par définition même, l'étreinte réservée oblige le mari à contenir l'émission séminale. De ce fait, le mari a non seulement le droit mais le devoir de mener le jeu avec prudence et maîtrise, d'où suit une effusion nécessaire d'affection et de tendresse. Et cela, bien davantage que lorsque le mari accomplit l'étreinte coutumière et qu'il sait qu'une émission prématurée ne sera pas coupable.

Notre expérience confirme donc, et de point en point, vos pronostics. Car je le répète à dessein, nous avons positivement découvert : primo, que l'étreinte à l'orientale est possible, et que tout compte fait, elle est même facile pour deux époux normalement sexués ; secundo, qu'elle s'atteste par ailleurs d'une rare richesse, à la fois pour le cœur et pour les sens. »

On m'objectera qu'une hirondelle ne fait pas le printemps ; à quoi je réponds avec Jaurès qu'une hirondelle suffit à l'annoncer, et avec mon aimable correspondant, que plusieurs hirondelles en parachèvent les promesses et en marquent les prémices.

Un médecin m'a dit :

— L'un de mes clients, sous le signe de l'étreinte à l'orientale, est devenu un véritable névrosé.

Je me suis contenté de répondre qu'il en eût été de même, et très probablement, si le client en

cause avait opté pour la continence ascétique et *a fortiori* s'il s'était rangé à ce compromis calamiteux : les privautés sans conjonction.

— C'est fort possible, a reconnu d'emblée mon interlocuteur.

Ce que je ne lui ai pas dit, (il ne faut faire au médecin aucune peine même légère), c'est qu'au sujet de l'art d'aimer, le médecin n'en sait pas beaucoup plus long que le profane, et que si j'avais pu prendre en main ce malheureux névrosé, il est possible, et j'ose dire probable, que j'aurais prévenu ou du moins conjuré sa neurasthénie. Car il ne suffit pas d'accomplir l'étreinte à l'orientale en tout bien tout honneur, encore faut-il savoir l'engager, la conclure et surtout la prolonger de manière adéquate, et au dessein tout justement, non pas de fouetter et d'irriter inconsidérément le désir, mais de l'apaiser, et le cas échéant, de l'exténuier jusqu'à un amortissement qui équivaut — au moins — à celui de la détente coutumière. Le secret de la technique sédative, il va de soi qu'il échappe au théologien ! Mais on croit trop souvent qu'il échoit à la médecine, alors qu'il appartient uniquement à l'art d'aimer.

**

Cela dit, il peut être bon, je pense, d'en appeler pour finir à la compétence formelle de la Faculté, touchant le bienfait sans prix d'une économie mieux entendue de l'émission spermatique.

On sait aujourd'hui que pour élaborer les spermatozoïdes, les cellules testiculaires de Leydig et de Sertoli prélèvent dans le sang artériel des quantités considérables de phosphore. Ces mêmes cellules spermogènes détruisent par ailleurs les spermatozoïdes détériorés ou vétustes, et c'est grâce à ces matériaux de récupération que les mêmes cellules produisent de nouveaux spermatozoïdes. On comprend que, dans ces conditions, la continence économise les réserves de phosphore, alors que l'incontinence les dilapide gratuitement. Ce sera, prenons-y garde, jusqu'à sacrifier les ressources ultimes. Car il faut, et coûte que coûte, que la provision de spermatozoïdes se reconstitue, fallût-il engager les réserves de phosphore les plus précieuses, celles qui servent d'aliment d'une part au système musculaire et d'autre part à l'appareil nerveux — y compris l'encéphale.

De là l'épuisement physique et mental des débauchés. De là les tonifications et les stimulations de la continence chez les sportifs et chez les intellectuels. Le bienfait n'est pas attribuable, comme on le croyait, aux hormones testiculaires qui s'intégreraient par voie d'endosmose à la circulation artérielle (1). Nullement. Les sécrétions testiculaires ne se déversent pas à l'intérieur. Mais elles impliquent un *prélèvement* sur les réserves intérieures, et ce prélèvement est d'autant plus substantiel que les émissions *extérieures* sont fréquentes et gaspillent en pure

(1) A ce sujet, le D^r Hanish me paraît se méprendre.

perte la provision de spermatozoïdes, que l'organisme, insistons-y, reconstituera sur-le-champ, à tout prix et de préférence à toutes les autres réserves organiques. L'indicatif biologique est assez significatif pour le philosophe. Telle est l'importance que la nature attache à la transmission de la vie, qu'il faut que le libertin le plus *épuisé* demeure capable de trouver ce qui lui reste de phosphore, afin d'être encore en mesure de donner le jour à ceux qui lui survivront. Fallût-il y consumer son propre flambeau, l'homme allumera le flambeau d'une existence nouvelle. Il s'ensuit que, fussent-elles innocentes au regard du moraliste, les émissions involontaires ne sauraient passer pour inoffensives aux yeux de la médecine.

La science contemporaine a donné gain de cause, ce n'est pas douteux, d'une part aux laudateurs de la continence ascétique, et d'autre part, aux zélés d'un art d'aimer qui préconise la pratique de l'étreinte à l'orientale.

C'est à bon escient (et à la motion d'un esprit prophétique), que la casuistique a qualifié cette étreinte par l'épithète : *réservee*. Elle ménage en effet la réserve du sperme, et de ce fait la précieuse réserve de phosphore.

Les jeunes ménages, et dès avant la parenthèse de la continence, auraient donc tout intérêt — physique autant que moral — à s'initier et à s'accoutumer aux économies de l'étreinte à l'orientale. A quoi bon gaspiller l'élixir de vie, si l'enfant est conçu ? A quoi bon ces récidives épuisantes, quand il suffirait de prolonger l'étreinte et de la conclure sans émission ? Ce

qui est incontestable en tout cas, c'est que, fort loin d'être antinaturelle, l'étreinte réservée s'accorde manifestement sinon aux exigences, du moins aux requêtes de la nature. Je l'ai dit, mais je le redis volontiers, il est *scandaleux* que l'étreinte à l'orientale déconcerte trop de catholiques, alors que tant de fidèles, hélas ! en sont venus à considérer comme *tout naturels* et le retrait prématuré et le recours à des engins de protection que je me refuse à désigner. L'impératif théologique et l'indicatif médical sont d'accord : la manœuvre anticonceptionnelle, quelle qu'elle soit, est une offense à la dignité de l'âme et un attentat à la santé du corps. En revanche, l'étreinte réservée satisfait aux exigences de la morale, et la médecine — et l'expérience — expliquent et attestent sa bienfaisance.

Il ne s'agit pas d'en user sans discrétion. Mais à égalité de *discrétion*, l'étreinte coutumière implique une fatigue inévitable, alors que l'étreinte réservée ne se borne pas à ne pas fatiguer l'expérimentateur (1) ; sa volupté durable et contenue stimule et tonifie le système nerveux, prédispose au travail manuel ou cérébral, et s'avère l'équivalent, comme le veut à bon escient le Dr Hanish, d'une véritable régénération, ce que l'auteur a très heureusement qualifié de *renaissance individuelle*. On m'a dit, et de bien des côtés : vous perdez votre temps et votre peine ; le problème de la continence conjugale

(1) Plus précisément, la fatigue qu'il éprouve est salutaire, analogue à celle que provoque le sport, dont on sait le bienfait.

est pratiquement insoluble, sauf solution *héroïque*. C'est sous le signe et à la motion de ces encouragements que, fidèle à mon optimisme impénitent, j'ai besogné, je puis le dire, d'arrache-pied et sans presque désemparer depuis quelque dix-huit mois, aiguillonné que j'étais par l'espérance — audacieuse j'en conviens — d'exorciser les démons de la continence *neurasthénique*, celle qui angoisse tant de pénitents et dont on a dit qu'elle était par ailleurs la *croix des confesseurs*.

Ce chapitre n'est peut-être pas décisif ; il suffit pourtant à prouver que la solution existe, qu'elle peut et doit être trouvée, à la condition de situer la question en toute objectivité sous le signe conjoint de la théologie morale d'abord, de l'art d'aimer ensuite, et de l'art médical enfin.

CONCLUSIONS

Au concret, la continence conjugale affecte trois modalités essentielles : la continence ascétique, la continence amoureuse, et la continence que je me permets d'appeler par son nom, la continence... neurasthénique.

La continence ascétique est l'apanage d'un petit nombre d'élus. Saluons et passons.

La continence amoureuse est le privilège des maîtres en l'art d'aimer, lesquels, hélas ! ne sont pas légion.

De sorte que la continence neurasthénique est le lot de presque tous les époux que leur défaut de tempérance d'une part et leur manque de savoir-faire d'autre part condamnent en principe à la portion congrue d'une intimité nominale, et en pratique à un comportement incongru, qui se résigne à la prétendue fatalité des orgasmes involontaires (ou présumés tels), sans